

## Laval théologique et philosophique



BLAIS, Martin, *L'anatomie d'une société saine*

Michel T. Giroux

---

Volume 40, numéro 3, octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Giroux, M. T. (1984). Compte rendu de [BLAIS, Martin, *L'anatomie d'une société saine*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(3), 378–379.  
<https://doi.org/10.7202/400131ar>

pas plus que sur les aridités, de cette rupture. Il nous fait plutôt sentir que la rupture peut aussi être une condition de la vie et parfois le prix à payer, tant par les institutions que par les hommes, de la fidélité. Nous devons lui savoir gré de nous permettre de transcender, à travers la lecture de ce petit livre, les querelles d'interprétation issues de cette rupture elle-même et de retrouver le souffle plus profond de la vie. L'histoire de la spiritualité, en ce sens, cesse d'être un épiphénomène de l'histoire des institutions : au lieu d'être exclusivement portée par cette dernière, elle devient porteuse de ce qui y fait sens.

Raymond LEMIEUX

EN COLLABORATION, *La croyance, Philosophie*, n. 7. Institut catholique de Paris, Présentation de Jean Greisch, Paris, Beauchesne, (13,5 × 21,5 cm), 235 pages.

Voici d'abord l'ensemble des collaborations : Stanislas Breton : *Croyance et sol de croyance*. Joseph Stephen O'Leary : *En lisant le « De utilitate credendi » de Saint Augustin*. Pierre Colin : *De la philosophie et du sens commun*. Jean Greisch : *Du langage comme sol de croyance*. Jean-François Catalan : *Entre illusion et réalité : croyance ou savoir ?* Philippe Kaepelin : *De l'illusion groupale au besoin de croire. Une certaine approche de l'illusion*. François Bousquet : *Croire et la passion de l'existence dans le temps*. Jean Trouillard : *Un texte de Proclus sur la foi*. Jacques-Raoul Marelli : *La croyance, la raison et la foi chez Descartes*. Yves Ledure : *Croyance philosophique et foi religieuse*. Marie-Dominique Delaunay : *Comprendre le croire. Verbe, opérateur, philosophèmes*. Pierre-Jean Labarrière : *Croire et comprendre. Un procès d'intercohérence*.

Les diverses communications ne peuvent être aisément condensées, et la lecture méditative s'impose particulièrement dans le cas de celles de S. Breton, P. Colin, J. Greisch, Y. Ledure et P.-J. Labarrière. Retenons cette conclusion de S. Breton : « Sous les différentes modalités que nous avons analysées, et selon une hiérarchie d'intensité qui s'étale entre le maximum et le minimum d'engagement personnel, la croyance ne nous a paru possible que dans la mesure où elle reposait sur un "sol" qui, en dernière instance, se refuse à un "éclaircissement absolu" » (p. 24). Parmi les communications, celle de Y. Ledure m'a semblé l'une des plus neuves et des plus enrichissantes

par la singularité de ses approches. Mais, que le lecteur, sans attendre mon avis, aille directement aux textes qui sont d'une grande richesse.

Jean-Dominique ROBERT

Martin BLAIS, *L'Anatomie d'une société saine*, Montréal, Fides, 1983, 245 pages.

Bien que certaines sociétés fonctionnent mieux que d'autres, la société idéale n'existe nulle part. Voilà le constat initial de Martin Blais dans son ouvrage *L'Anatomie d'une société saine*.

La société saine dont parle l'auteur constitue une utopie, elle résulte d'une construction mentale. En proposant une anatomie de cette société saine, il entreprend de la disséquer comme on le ferait avec un animal pour en découvrir les organes.

Dans la société, les valeurs sociales tiennent lieu d'organes ; elles sont les facteurs de son bon fonctionnement. L'auteur identifie sept organes vitaux d'une société en santé.

La participation est le premier de ces organes. Au fondement de la participation on trouve le principe que chacun peut et veut prendre lui-même les décisions influençant son existence. La participation fait contrepoids à la multitude de pouvoirs qui voudraient décider pour chacun de ce qui lui convient.

Le partage des richesses contribue au bon fonctionnement de la société. C'est un droit naturel pour chacun de recevoir sa portion des biens terrestres dont doit disposer l'ensemble du genre humain. Ce droit de chacun ne conduit pas nécessairement à l'abolition de la propriété privée, mais il impose la satisfaction des besoins de chacun. Par ailleurs la propriété privée ne se situe pas que dans les relations entre les personnes ; elle s'impose avec encore plus de force entre les États. Une meilleure distribution des richesses à l'échelle planétaire supposerait une limitation de la propriété privée d'État.

La productivité favorise elle aussi la société saine. La productivité est indispensable suivant la vérité d'évidence qu'il faut produire avant de partager. Pour beaucoup, le mode de vie actuel a cependant rendu moins évidente cette vérité. Nous ne vivons plus à l'époque où chacun tirait lui-même de la terre les biens de sa subsistance. La relation directe entre la production et la consommation s'estompée devant la complexité de nos

échanges de biens et de services. Lorsque cette relation est clairement manifestée, le travail apparaît comme un devoir, alors que le droit s'applique à la satisfaction des besoins.

La *gratuité*, qui n'attire pas les foules de nos jours, est indispensable pour trois raisons. Très souvent l'activité humaine n'est pas mesurable financièrement, que ce soit selon la quantité ou selon la qualité; la gratuité de celui qui produit plus et mieux est donc automatique. Le bénévolat, une forme de la gratuité, doit exister parce que les institutions publiques mettent parfois beaucoup de temps à comprendre et à résoudre les problèmes des citoyens démunis. La gratuité s'exprime aussi dans la générosité. Les rapports sociaux sont idéalement gérés selon la justice mais celle-ci semble trop mathématique et trop froide; la générosité paraît nécessaire à l'élévation morale des relations entre les citoyens.

Une société a besoin de *valeurs communes* par lesquelles on s'entend sur ce qui est nécessaire au développement humain. Il ne s'agit pas de créer une unanimité sur toutes les valeurs humaines mais de s'entendre sur celles qui sont indispensables à une bonne vie en société. Chacun conserve le choix des moyens de son développement et ce n'est que lorsqu'un conflit irréductible oppose les valeurs communes aux valeurs individuelles qu'il faut choisir.

La *sagesse des lois* est la sixième valeur sociale retenue. Le fonctionnement harmonieux de la société nécessite un minimum de législations. La quantité des lois s'accroît cependant avec une telle rapidité que l'adage voulant que « nul n'est censé ignorer la loi » devient risible. L'ensemble de la législation serait plus sage si les lois étaient moins nombreuses. Les citoyens devraient aussi distinguer mieux la moralité et la légalité car la moralité d'un acte n'est pas acquise du fait que celui-ci est légal.

Enfin, la *valeur des citoyens* façonne puissamment une société. Ce sont les ressources humaines et non les ressources matérielles qui donnent sa puissance à une collectivité, particulièrement en matière économique. On doit miser sur l'éducation, la discipline et le sens de l'organisation des citoyens pour parvenir à une société productive et durable.

Il nous semble que l'auteur a abordé les valeurs sociales fondamentales en analysant les sept organes de la société saine. La dimension la plus originale de l'*Anatomie d'une société saine* est l'audace de Martin Blais à rappeler la nécessité de

certains organes plutôt impopulaires (presque les parties honteuses de la société) parmi lesquels se trouvent la productivité, la gratuité et la valeur des citoyens.

Michel T. GIROUX

Owen CHADWICK, *Newman*, Oxford and New York; Oxford University Press, 1983, 80 pages.

This well-written little introduction to the thought of John Henry Newman is a volume in the Oxford University Press' "Past Masters" series. The Newman that we meet in Chadwick's pages is a cautious, modest, sober thinker; one hardly recognizes Newman here for the feisty, aggressive controversialist that he so often was. In Chadwick's eyes, the mature Newman was not the determined enemy of « liberalism » that he portrayed himself as being but rather a calm, sometimes hesitant ecclesiastical reformer. Chadwick regards Newman's early Anglican sermons as his most important works, but he does not make a compelling case for this unusual view. He offers brief but useful analyses and evaluations of the *Essay on Development*, *Idea of a University*, and *Apologia*, but his treatment of Newman's phenomenology of faith is abstract and somewhat superficial. Chadwick sees the mature Newman as primarily concerned with showing that the Roman Catholic church was not as corrupt as its most influential English critics took it to be; and he leaves the impression that Newman was incapable of a more forthright and aggressive style of apologetics. Chadwick's Newman sometimes comes across as an « image-builder » for the church in England, a kind of « public relations » specialist. Chadwick tends to play down the importance of Newman's conversion to Catholicism and perhaps without meaning to do so also suggests that Newman's mature commitment to Catholicism was, though sincere, somewhat half-hearted. Chadwick also leaves the false impression that Newman's views have been generally respected since his death. Chadwick's monograph is, on balance, a polished, respectable piece of work but one that fails to give the reader a sense of the excitement of Newman's career or of the existential strain in his thought.

Jay NEWMAN  
Department of Philosophy  
University of Guelph